

Ceci est mon corps

Agathe Charnet



« Parler est plus important que mordre,
Parler est ce qu'on a fait de plus impor-
tant ces dernières années,
Nous qui n'avions jamais parlé. »

VIRGINIE DESPENTES,
Séminaire Paul B. Preciado, octobre 2020

« L'imagerie cyborgienne ouvre une porte
de sortie au labyrinthe des dualismes dans
lesquels nous avons puisé l'explication de nos
corps et de nos outils. [...] C'est l'invention
d'une glossolalie féministe. [...] Cela veut
dire construire et détruire les machines,
les identités, les catégories, les relations, les
légendes de l'espace. Et bien qu'elles soient
liées l'une à l'autre dans une spirale qui danse,
je préfère être cyborg que déesse. »

DONNA HARAWAY, *Manifeste cyborg*, 1984

« La destruction des traces, des mémoires
et des lettres attestant les réalités de l'existence
lesbienne doit être prise très en sérieux
comme moyen de préserver la contrainte
à l'hétérosexualité car ce qui nous a été
dissimulé c'est la joie, c'est la sensualité, c'est
le courage, la communauté, tout autant que la
honte, la trahison de soi et la douleur. »

ADRIENNE RICH, *La Contrainte à l'hétérosexualité
et l'existence lesbienne*, 1980





*Ce texte peut être découpé et porté par autant d'interprètes
que le souhaite le metteur ou la metteuse en scène.*



COMME ELLE EST BELLE

1991

Par quoi ça a commencé ?
C'est ce que vous vous demandez,
C'est ce que vous aimeriez bien savoir.
Par quoi ça a commencé.
C'est ce que moi aussi je me demande.
Car qui pourrait dire exactement par quoi ça
commence,
À quel moment précis le piège,
(Car-il-s'agit-d'un-piège-je-ne-craains-pas-de-
dire-ici-et-devant-toustes-qu'il-s'agit-d'un-piège), 17
À quel moment précis ça s'est refermé sur moi,
Comment ça enserre, comment ça circonvient,
comment ça tenaille,
Ouais, par quoi ça commence ?

*Peut-être que, dès l'origine
Dès la matrice
C'était déjà là.
Car ça débute peut-être par des mots, peut-être oui,
Qu'à mon commencement était leur verbe.*

Que je les entendais déjà les mots,
À travers le ventre,
Les mots qui transpercent l'eau stagnante
Les mots en corps-à-peau
Ils arrivent directement par intraveineuse
Par voie ombilicale
Les mots amniotiques qui nourrissent,

Déjà je les entends
Déjà ils me désignent.
Je n'existe pas ou presque ou si peu
Mon corps est celui d'une larve
Un bacille infime, un amphibien aveugle
Et, entre deux battements de cœur, tandis qu'une
sonde glacée revêtue de plastique ausculte mon
appareil génital en mutation,
Voici que je suis désignée
Voici que ça bat plus vite, le deuxième cœur
Voici que ça caresse à travers la membrane
Car on a dit ce que j'étais ce que j'allais être.
Ces mots que je suce comme un suc par le cordon
Qui frappent mes minuscules oreilles de presque
encore sourde
Qui me racontent, me susurrent, me murmurent
comme une berceuse maudite
Une malédiction douce, une tannée miraculeuse et
sucrée, un avertissement atavique
Ce qui va advenir de mes membres qui barbotent
dans le noir le plus absolu.

*Mais, il y a plus précis encore,
Vous en pensez quoi ? Il y a plus précis encore ?
Oui, voilà ce que je me dis aujourd'hui
Peut-être ça, non ?*

Qu'il y a eu cet instant, cet instant immémorial
et inénarrable où pour la première fois mes yeux
percutent les lueurs du jour ou plutôt la netteté du
néon qui clignote sur les murs que j'imagine verts de
la salle de délivrance.
Cet instant où je suis nue, couverte de sang et de
merde. Où je ne suis que liquides répandus sur
mon crâne chauve et sur la rougeur de ma peau
d'extraterrestre, où je suis comme asphyxiée de
la vigueur de mes cris et les yeux pleins de larmes
neuves, les premières larmes de ma vie mais pas

les dernières non, car à côté, il y a la femme aux jambes encore écartelées qui halète de douleur et de stupeur, les yeux révulsés de souffrance pure et les lèvres constellées de vomissures, la femme devenue animale, la femme rendue primitive par l'arrachement de nos deux corps, la femme aux entrailles presque sorties, à la vulve déchirée jusqu'à l'anus, coupée de part en part et sans qu'elle n'ait pu rien dire, la femme mutilée pour toujours désormais par des instruments cisaillants et contondants car il a fallu m'extirper d'elle, il m'a fallu ramper longtemps dans sa cavité, bloquée soudain à en comprimer mes côtes minuscules, à en presque briser mes côtelettes de carton, puis tenter de m'expulser au grand jour et nos larmes et nos cris ont été presque communs, et on lui avait hurlé de se taire de faire un effort madame et de pousser parce que ça va pas le faire madame faut se bouger là on va passer aux ventouses madame, aux ventouses aux spatules à la césarienne même, et c'est la même angoisse d'être en vie qui nous traverse à cet instant précis dans le soulagement de la rencontre et on me saisit, gluante et sanguinolente, on me brandit, on m'ausculte et dans un silence entrecoupé de gémissements de nageuses qui reprennent leur souffle, on m'observe et on crie on hurle presque contre la finesse du tympan ces mots ces mots qui devraient rassurer qui devraient consoler ces mots qui me présentent au monde les tout premiers de ma vie on dit

L'INFIRMIÈRE : REGARDEZ REGARDEZ MADAME COMME ELLE EST MIGNONNE, COMME ELLE EST JOLIE, OH VOYEZ VOYEZ COMME DÉJÀ ELLE EST BELLE !

Alors,

Oui, par quoi ça commence ?



I. CECI EST TON CORPS





GENÈSES 1992

*(À lire le soir presque en chuchotant au-dessus des berceaux, dans les
chambres éclairées par la seule lueur des veilleuses.)*

Il était une fois
Dans un lointain pays
Bien longtemps avant notre ère

Une princesse aux longs cheveux d'or
Une reine si belle qu'on ne pouvait la voir sans en
tomber éperdument amoureux
Une pauvre et modeste bergère aux mains fines et
blanches

23

Une terrible malédiction l'avait condamnée à
dormir cent années d'un sommeil éternel
Sa marâtre, cruelle et méchante, l'avait enfermée
dès son plus jeune âge dans la plus haute tour du
château
Son père veuf avait souhaité l'élever ignorante du
monde afin de pouvoir en faire sa femme et sa
servante quand elle aurait quinze ans

Par un beau matin d'été, un prince vaillant / un
roi puissant / un preux chevalier ouï dire qu'une
jeune personne à la beauté inégalée était maintenue
recluse. À peine vit-il son portrait qu'il ressentit
pour elle un amour sans pareil / un trouble
implacable / un émoi incompressible. Il en eut



aussitôt l'intime conviction : il fallut qu'il la
possédât et qu'elle devînt son épouse.

Alors,

Il terrassa à mains nues un dragon / il rivalisa
d'ingéniosité et de courage pour déjouer les pièges
qui l'empêchaient de se rendre au chevet de la belle
endormie /

Il détruisit les plus hauts arbres de la Forêt
Profonde et arracha lestement les lianes griffues
qui coupaient l'accès au château pour délivrer sa
princesse / Profitant que son père fut allé couper du
bois, il l'enleva de sa mesure

LA BELLE : « Merci de m'avoir sauvée, Seigneur.
Autrefois je ne vous connaissais pas mais déjà je vous
aimais. »

24

Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

(Parfois, il lui fallait retourner à la guerre,
s'occuper des affaires du royaume ou de quelques
conquêtes de passage. Mais toujours, elle l'attendait
et il trouvait la table mise, les draps frais et l'âtre
tiède. La vertu de sa dame était aussi incomparable
que la pureté de ses traits. Il n'eût jamais pu rêver
meilleure épouse.)

Ils vécurent heureux jusqu'à ce que la mort
les sépare.

LE PETIT CHEVAL

1993

Mon père souvent, au moment de dire bonsoir, de laisser ouverte la porte avec le rai de lumière qui protège de la petite-fille-fantôme-furieuse qui vit enfermée dans le placard, mon père s'assoit sur le bord du lit pour m'embrasser et pèse parfois maladroitement sur mon bras, ma hanche. À l'approche de la nuit annoncée, je pousse alors des cris, des cris de résistance de bête traquée qui refuse de se laisser enfermer par le sommeil dans la bordure des draps serrés et mon père dit alors en souriant que je suis :

25

LE PÈRE : Un drôle de petit cheval de bataille.

L'AVION 1994

Pour me rendre depuis la moyenne-ville-où-je-vis jusqu'à la-très-grande-ville-où-vivent-mes-grands-parents, je vais prendre pour la première fois de ma vie l'avion. Comme je l'ai entendu à la radio et dans certaines conversations d'adultes, une fois sur deux environ, une mort certaine vous attend au décollage. Au comptoir d'enregistrement, je saisis épouvantée le bas du manteau de ma mère et profère cette phrase qui fera le tour de la famille :

26

PETITE FILLE : Je ne veux pas mourir tout de suite, Maman. Je veux avoir un mari et des enfants !

UN VRAI TRÉSOR

1995

Pendant toutes les vacances de la Toussaint, mon cousin plus âgé me chantera un air appris à l'école dont les paroles et la chorégraphie s'impriment, comme indélébiles, dans les mouvements de ma bouche et de mes doigts (j'aurai par la suite, pendant des années, cette chanson, comme on dit, dans la tête). En nous entendant répéter pour le spectacle d'après dîner, ma tante nous interroge.

27

LA TANTE : Mais vous comprenez quoi au fait, à cette chanson ?

Face à notre silence interloqué, elle nous parle vaguement des personnes mauvaises munies de fraises Tagada chargées de nous attirer subrepticement dans des coffres de voitures Peugeot. Je serai ensuite persuadée de préférer quelque chose d'intrinsèquement dangereux, un piège pour attirer les enfants façon joueur de flûte de Hamelin quand j'entonnerai de concert :

GRAND COUSIN (*chante*) : *C'est une planète, un vrai trésor, je suis d'accord avec mon corps. Je veux l'écouter et l'aimer fort, je suis d'accord avec mon corps*

ENSEMBLE : *Mon corps c'est mon corps ce n'est pas le tien,*



Ceci est mon corps

GRAND COUSIN : *Tu as ton corps à toi,*

PETITE FILLE : *Alors laisse-moi,*

ENSEMBLE : *Le mien.*



ENTRE-DEUX

1996

Très vite, chez moi quelque chose semble à côté. C'est peut-être dans la façon dont je bouge mon corps, un genre de sursaut de petit veau maladroit, des bondissements de grenouille. Je ne suis pas de celles qui font tourner autour d'elles le plissé de la jupe-corolle-de-fleur. Mes cheveux, amas touffu de matière paléacée, ne sont jamais coiffés. Ma mère n'arrive pas à m'attraper avant d'aller à l'école, je glisse entre ses doigts en me tortillant sur moi-même comme une bougie rétractée tandis qu'en vain elle crie

29

LA MÈRE : Mais ne sors pas comme une sauvage !

Sauvage. J'aime ce mot jusqu'au délice. Dès la maternelle, j'ai des trous sur mes collants neufs, mes boutons jamais accrochés comme il faudrait, mardi avec mercredi, Pierre avec Paul – ces expressions de mes maîtresses me hérissent – je n'ai jamais les mêmes chaussettes et l'étiquette du tee-shirt à l'envers qui gratte sempiternellement mon sternum creux pendant que je clopine plus que je ne cours, en titubant sur mes lacets défaits. Je déteste les ados chanteuses pailletées de la télévision, leurs lèvres brillantes et parfumées qui s'agitent derrière un micro fantoche. J'arrache les cheveux des poupées aux longues jambes, je teins leurs crânes en vert. Je conchie les couronnes jaunes sur la tête et les voix



aiguës des filles des dessins animés, qui chantent
qu'un jour Leur prince viendra Un jour on s'aimera
et que Les oiseaux chanteront Les cloches sonneront
L'union de nos cœurs Un jour...

Dans ma chambre, il y a des posters d'hippopotames
aux gueules béantes et une réserve de fusils Playmobil
dans le ranch miniature. Je veux devenir observatrice
de singes en forêt tropicale comme Jane Goodall que
j'ai vue dans *Astrapi* porter des chapeaux en feutre et
une veste d'aventurière à poches ou alors vétérinaire
de brousse comme Paula dans *Daktari*. Mon corps n'est
pas fait pour la danse classique où je regarde le vide
en agitant les talons en asynchronie complète le long
de la barre de bois qui agace, pas fait pour la corde à
sauter dans laquelle je me prends les pieds, pas fait
non plus pour le football où les ballons rapides me
font si peur surtout quand ils rentrent dans le ventre
et coupent la respiration et on peut en devenir bleu
et tout de suite après mourir comme le petit garçon
d'une autre école à qui c'est arrivé, c'est vrai, ma
mère me l'a dit.

Mon corps est fait pour déambuler de guingois, pour
ne pas gagner la course mais bifurquer de travers.
On tente de me mettre le mors aux dents et je bondis
comme une chevrette de Heidi de la Montagne. Je
suis Black Beauty, un cheval splendide lancé au galop
tagadatagadada, mes jambes se prolongent en sabots
lustrés, ma bouche ouverte devient une paire de
naseaux luisants. Je survole les obstacles, cavalcade
des jours entiers dans les herbes vertes du Wyoming
et les cratères du Texas. Je suis à la fois craintive et
irraisonnée, prudente et malhabile. Je continue de
sangloter éperdument devant le ruisseau que je n'ose
pas sauter mais je sais comment parler au feu pour
qu'il brûle plus fort et commander les assauts du





vent pour qu'il souffle plus vite. Dans les forêts où je m'enfonce, échappant à la vigilance des grands-parents, je psalmodie dans une langue inconnue, qui sait moduler de l'aigu au grave, des incantations qui ravissent et attirent les renardes musquées comme les laies vengeresses suivies de leurs inévitables marcassins.

Je suis entre deux, mon corps est tiraillé, à la lisière du reconnaissable. On me prend facilement à trois comme à cinq ans pour un petit homme, je n'en tire ni honte ni fierté mais cela semble déranger un ami de mes parents un samedi où il nous emmène au cirque. C'est une fille, répète-t-il au jeune homme qui a peint son propre visage en blanc, en rose et en paillettes dorées. Pourtant les bandes en culottes courtes ignorent mes intrépidités chevaleresques, le clan des serre-tête se moque de mon incapacité à reproduire les chorés de Lorie ou de Priscilla

31

LES FILLES DE LA COUR : Aséréjérajéjédejeteje-
betudejeberesebiunoubamajabiandebuguiandebui-
didipí

Je m'en fiche pas mal, je me roule en boule sous les quolibets au pied des platanes dans la cour de récréation, j'étends mon cou contre le revêtement mou du toboggan et je hurle à la lune comme une louve traquée par les chiens. Je suis un animal rétif et nerveux, une entité vivante et farouche. Sur mes bras, avant chaque rentrée scolaire, il y a de grandes plaques orange que je gratte pour observer la peau qui part en lambeaux comme des flocons de neige. J'accumule l'immaculé des pellicules sur le sombre lisse de mes protège-cahiers, je passe mes doigts à l'intérieur de mon nombril pour en renifler les lamelles, je racle sous les ongles les sédiments sombres



des squames qui s'y terrent. Je suis l'exploratrice de mon corps, la paléontologue de sa décomposition précoce comme de sa croissance rapide. J'édicte à mon corps mes propres lois, je l'encourage. Il ne faut, par exemple, jamais bouger les jambes lorsque les douleurs de croissance les envahissent le soir. Leur extension pourrait s'en retrouver à jamais bloquée. Refuser catégoriquement l'application bihebdomadaire du shampoing qui pourrait attirer pêle-mêle poux, blattes et musaraignes.

32 Heureusement, ma mère renonce à me coiffer ou à me flanquer sur le crâne le serre-tête qui me colle déjà de minuscules migraines. On me laisse pour l'heure presque tranquille, il n'y a après tout aucun danger ou si peu de chance de retrouver ma photo placardée dans toutes les gares de France comme Estelle Mouzin en pull rouge sur fond bleu. Je suis très petite pour mon âge, mon torse est plat et grêle, mon ventre encore gonflé comme un ballon, mal fiché sur la maigreur de mes guibolles. Pour l'heure, je suis presque libre, la traque n'a pas vraiment commencé.

FROLLO

1997

J'ai six ans la première fois que je me sens frémir.
Je regarde sur une télévision cathodique la VHS du
Bossu de Notre-Dame.

J'observe Frolo le prêtre méchant, vêtu (dans mon
souvenir c'est comme gravé) de pourpre et de sombre.
Je le regarde s'emparer du cou d'Esmeralda la gitane
aux cheveux noirs comme les miens, Esmeralda à
la peau brune, si brune et aux yeux noirs, si noirs
que ma grand-mère m'appelle parfois comme ça
le soir avant de m'endormir, ma toute petite, ma
bohémienne, ma gitane.

33

Je regarde donc sur la télévision cathodique la
cassette du *Bossu de Notre-Dame* et il y a cet instant très
précis où Frolo bloque Esmeralda dans un recoin de
la cathédrale, dans la nef, près de l'autel, et où il lui
dit cette phrase, où il lui dit pour la menacer, pour
lui faire peur,

FROLLO : Qu'il serait dommage, Esmeralda, d'en-
rouler une corde autour de cette si jolie gorge

Et Frolo de sa grande main blanche se saisit du
cou brun d'Esmeralda et il serre fort très fort et
Esmeralda fronce les sourcils et son visage de dessin
animé se tord, elle laisse apparaître ses dents blanches
de dessin animé tandis qu'elle gémit de douleur et
de révolte mêlées et ses seins de dessin animé sont



Ceci est mon corps

plus gonflés soudain sous le corsage blanc et ses seins de dessin animé pixélisés par l'écran cathodique sont si proches de la main de Frolo qui entrave le cou de la gitane que cette image me fait courir aux toilettes alors que je n'ai pas envie d'uriner et rester longtemps sur la cuvette à essayer de reconvoquer ce qui m'a fait trembler si fort : la main avide de Frolo, la chair des seins palpée et l'idée de la mort.



LE CARRELAGE

1998

C'est Mariam qui me le dit parce qu'elle le tient de Cécile qui l'a appris de Mélodie. Anna Guzo, celle qui a toujours la queue-de-cheval brillante avec l'élastique rose et le dedans des narines emplies de mucus sec et pendant,

MARIAM : Anna Guzo son père la bat avec une ceinture et une fois il l'a renversée sur le sol et il lui a fait des choses qu'on ne fait pas aux enfants. Dans la cuisine. Sur le carrelage. Je le sais, car elle me l'a dit !

35

On ne parvient pas à détailler davantage. On répète plusieurs fois :

ENSEMBLE : Sur le carrelage de la cuisine.

Ça ressemble à ce que j'ai ressenti quand Camille Costes nous a demandé de tenir la porte des toilettes pour qu'elle embrasse sur la bouche Adrien Barrier. Fixer les grands distributeurs de papier fin et gris suspendus au mur qu'il faut utiliser toute seule sans que personne ne vienne essuyer comme à la maison et la nausée qui perfore le fond de la gorge à la vue des minuscules vécés maculés de pipi d'enfant. La nausée. Un mélange d'interdit, d'odeur de vécés et d'intrigues. Camille Costes était ressortie presque en courant. Elle n'avait pas pu. Au dernier moment. Sa bouche sur celle d'Adrien Barrier. La nausée.

Mariam m'explique qu'elle me l'a dit pour Anna Guzo car

MARIAM : (Je suis celle à qui elle fait) le plus confiance de la classe (et qu'elle en est) sûre tu ne le répéteras pas. Même pas à ta mère, jure-le. (Croix de bois. Croix de fer. Elle ajoute pour me flatter, enjôleuse.) Je sais que tu peux garder un secret. (Si je mens je vais en enfer.)

Alors c'est dit. Devenir une tombe. Rester muette. Ne jamais trahir le statut de confidente privilégiée accordé par Mariam qui ne le dira du reste pas à Nina.

36 Le reste de l'année de CE2, je regarderai Anna Guzo, ses yeux éteints, son nez encombré et son corps noyé dans des sweats trop larges avec une sorte de compassion, vaguement répugnée, un brin dédaigneuse. Comme si c'était de sa faute. Ce secret étrange que je porte. Cette histoire de ceinture et de carrelage.

LE VOLEUR

1999

SELMA : On va jouer au voleur.

Selma me fait face, droite et sérieuse. Selma est toujours droite et sérieuse. Elle est née le même jour que moi, une heure plus tôt. Ce détail d'importance donne à Selma le droit de choisir les jeux que nous pratiquons tous les samedis et les mercredis tandis que nos mères prennent le thé, préparent le dîner, font tourner des machines, s'occupent des plus petits et que nos pères se volatilisent comme seuls les pères savent se volatiliser. Selma a les mêmes yeux bruns, des cheveux frisés, la même taille que moi mais elle est plus belle. C'est facile de le savoir parce que déjà elle n'a pas de lunettes rouges cul de bouteille et puis la professeure de l'École du Jardin lui a dit qu'elle avait naturellement le pied d'une danseuse, elle lui a dit ça tout de go à la fin du spectacle sur Shirley Temple où on m'avait mise au fond derrière les grandes de collège pour pas trop qu'on m'aperçoive tournicoter à rebours. Et puis Selma, ma mère lui fait des tresses complexes parce qu'il est possible de coiffer ses cheveux épais en torsades jusqu'à ce qu'elle ressemble à Sissi Impératrice en tenue d'amazone lorsqu'elle rencontre le prince Franz en Bavière près de la rivière.

37

(La seule fois où ma mère a essayé de me faire des tresses complexes on aurait dit que des antennes de cafard avaient poussé sur mon crâne pendant la nuit.)

SELMA : On va jouer au voleur.

Dès qu'il m'est possible de le faire, je dors chez Selma. Nous dormons si proches que je connais l'odeur de la lessive comme de la peau de Selma, celle plus sourde et sucrée de sa sueur et de son sexe lorsqu'il fait canicule dès juin et que nous nous arrosons de verres d'eau sous la douche. Il n'existe rien en dehors du monde de plus fascinant, de plus palpitant que Selma. Son intelligence redoutable qui nous fait concourir ex æquo dans la première catégorie de la course aux meilleures notes de la classe. La maîtresse lit à voix haute, en exemple, nos rédactions tandis que nous triomphons sans modestie, côte à côte sur les chaises en armature de bois et dossiers de plastique jaune. Les autres filles qui nous environnent se pressent autour de la bulle dorée qui se forme lorsque nous inventons les réjouissances du jour, les histoires que nous édictons, les jeux lestes de nos doigts qu'il faut suivre lorsque l'on tape d'un coup d'un revers de paume sur la main de l'autre, toujours pour gagner. Nous échangeons nos pull-overs et nos tenues de carnaval. Elle, en Fée des Lilas de *Peau d'Âne*, moi en cow-boy à carreaux de *La Prisonnière du désert*, pistolet de plastique chromé à la ceinture.

SELMA : On va jouer au voleur.

Nous regardons ensemble Eva Bartok et Burt Lancaster dans *Le Corsaire rouge*, les vieux *Zorro* noir et blanc en cassette enregistrée et les petites rates mélancoliques de *L'Âge heureux*. Sur les platines vinyles nous écoutons les voix patinées par le temps d'Yves Montand, Charles Trenet et Jean Gabin. Sous l'impulsion de ma mère qui persuade la sienne, nous fréquentons les scouts de France, les jeannettes, et les cours d'initiation au catéchisme du mardi soir dans



la sacristie qui sent le moisi et l'humide. Ensemble, Selma et moi sommes autorisées à devenir enfants de chœur.

L'aube ample et poussiéreuse nouée à la taille par un cordon souple nous marchons d'un pas résolu vers l'autel, la main de Selma frôle la mienne pour me donner du courage tandis que je crains de trébucher engoncée par le vernis serré de mes petites chaussures. Tous les regards des fidèles sont tournés vers nous, les petites filles top-modèles, suspendus à la pureté triomphale qui émane de nos allures étrangement lentes et décidées. Nous nous asseyons sur les bancs poussiéreux qui entourent le tabernacle, serrant dans nos mains tremblantes un cierge opalin. La lumière éblouissante du vitrail roussit ses cheveux et irise son regard. Étrange gravité de Selma parmi les grondements nasillards de l'orgue. Je le sais à présent, Selma est une sainte profane. Une étrange Blandine jetée aux lions. Mes yeux tremblent. Car voici venue devant moi Selma auréolée de gloire. Le corps de Selma transfiguré.

SELMA : On va jouer au voleur.

Nous vivons hors de l'époque, notre enfance est résolument catholique et vintage, provinciale et intellectuelle. Nos mères mobilisent pour cela toutes leurs forces. Dès qu'elles sont débarrassées des astreintes domestiques, elles nous amènent aux expositions jeune public des musées de notre ville, aux séances de théâtre et de cinéma dédiées aux enfants sages. Nous frémissons de joie devant le ventre rebondi de mon voisin Totoro projeté sur l'écran gigantesque et pleurons avec application lorsque Satsuki aux cheveux courts perd sa petite sœur Mei dans les rizières. Nous sommes volontairement



déconnectées des assauts de la pop, des violences et des vulgarités matérielles du monde, des menaces sourdes des flirts et du sexe.

SELMA : On va jouer au voleur.

40 Cet après-midi-là, Selma décide de mélanger tous les films emmagasinés derrière nos paupières, même les images diffuses et pressenties de ce qu'il ne faut pas voir avant quinze ans. Elle déroule les règles du jeu puis quitte la pièce. Me laissant face à mon cruel destin. Je m'allonge dans le lit de Selma, les muscles bandés, les narines dilatées, le cœur bondissant d'impatience et d'excitation mêlées. J'en suis instantanément métamorphosée. Rousse. Aux Yeux Verts. Prolétaire mais princesse. Née dans des langes de soie comme dans *Rémi sans famille*. Élevée par erreur à la métairie comme Gulla de la Colline. Mes cheveux sont longs et lisses. J'ai tout juste vingt ans. Je ferme les yeux. Je suis épuisée par la journée de travail à l'usine des jeunes filles du XIX^e siècle. Si fatiguée que je n'entends pas que le Voleur entre par la fenêtre que j'ai imprudemment laissée ouverte, qu'à pas de loup il s'approche du lit à baldaquin, qu'il passe ses mains gantées de noir au-dessus de mes seins opulents, qu'il s'allonge sur moi presque. Et qu'à cet instant précis, selon l'expression consacrée qui nous permet de passer à autre chose, je défaille, je réclame des sels, je me pâme, je perds connaissance.

Car me voici à présent sur le pont du navire du *Corsaire rouge*, attachée solidement aux mains, les poignets entravés, les coudes douloureux d'avoir été tordus, la bouche séchée par les assauts du soleil. Tout mon corps est ligoté, saucissonné comme un rôti de bœuf du dimanche. J'appelle à l'aide tandis que le chef des Pirates menace de limer mes pieds très

progressivement pour donner à manger les orteils appétissants aux crocodiles. Au moment où le chef des Pirates lève vers le ciel son coutelas tranchant et que je m'apprête à subir au Nom du Christ mon supplice chinois attitré, voici que surgit, venu droit du ciel, Burt. Burt Lancaster, qui assène un sacré coup d'épée au chef des Pirates qui en agonise illico sur le sol et redevient la poupée Ken qui fait du camping-car affublée d'un sabre Playmobil, tandis que Selma, le bandeau rouge noué autour de l'œil, le geste vif, dénoue soigneusement les liens qui ont laissé des marques rouges sur ma peau diaphane et qu'elle me prend toute gémissante de frayeur dans ses bras fermes en me disant qu'à présent, c'est certain, plus rien ne pourra jamais nous arriver. Nos nez se touchent. Avec les mouvements du bateau qui nous roulent l'une vers l'autre, sous les inflexions de la tempête à venir, nos cœurs s'emballent comme deux petits tigres. Oui, si c'était la fin du film, juste avant le mot FIN écrit à même l'image en lettres blanches, sur la bouche mais sans la langue, c'est sûr qu'on s'embrasserait.

41

SELMA : On va jouer au voleur.

Quelques mois plus tard, de façon subite, alors que sa mère nous trouve proches, vraiment trop proches, étrangement trop proches, Selma cessera complètement de m'adresser la parole. Je ne serai plus jamais admise à gauche de son lit. Plus jamais je ne mangerai avec elle des bols de céréales en lieu et place de dîner. Plus jamais je ne me laverai les dents avec sa brosse quand j'ai oublié la mienne. Le dimanche, je suis seule dans ma tenue d'enfant de chœur que je me mets à trouver grotesque, que je me mets à détester. Lorsqu'il faut réciter le Je crois en Dieu, je reste coite et lors du temps de

réflexion silencieuse qui suit l'Eucharistie, pendant que ça chante à s'en époumoner Tressaillez de Joie Tressaillez de Joie je supplie Marie de me la rendre. Mais Selma demandera en classe à changer de place pour s'afficher aux côtés d'Elsa Baquet. Elle exigera des filles de la cour de récréation qu'elles ne me parlent plus. Elle me lancera des feuilles mortes au visage et ricanera quand je lirai seule les livres de la médiathèque, assise à même le sol, à l'entrée de la classe. Je serai dévastée de chagrin pour des mois, anéantie pour plusieurs années. Un liquide brûlant se répand à l'intérieur de mon ventre, me provoquant une douleur qui me fait penser au venin du serpent lorsqu'il mord le petit prince pour le renvoyer sur la planète où l'attend sa rose sans épines. Ou au renard apprivoisé lorsqu'il pleure « à cause de la couleur des blés ». Mes bras se couvrent de nouveau de plaques suintantes et violacées. Mon visage se referme. Mes yeux sur les photos sépia sont ceux d'une abandonnée.

Je souhaiterais infliger à Elsa Baquet les plus atroces châtiments. Qu'elle brûle toute vive dans sa maison rose remplie de poupées gnognotes et de têtes à coiffer qui parlent. Je me consume de rage lorsque leurs cuisses se touchent en cours de mathématiques et qu'elles pouffent derrière leurs mains aux ongles courts en agitant leurs chignons noués avec des chouchous que je reconnais pour avoir eu autrefois le droit de les porter. Je me demande si avec Elsa Baquet aussi, Selma dit :

SELMA : On va jouer au voleur.

LES CORPS DES FEMMES
AUTOUR DE MOI : LA MÈRE
2000

Ma mère ne maquille pas ses yeux ni ses joues ni ses lèvres. Elle ne met pas de talons hauts, de vernis à ongles ou de boucles d'oreilles. Elle n'épile pas ses sourcils ni son pubis mais met de la crème dépilatoire puante sous ses aisselles pour que ce soit plus joli. Elle n'est jamais sortie vraiment le samedi soir, a essayé une fois de fumer une cigarette, n'a pas connu l'avalissement de l'ivresse. Elle fait parfois des mèches pour rendre très blonds ses cheveux. Elle ressemble un peu à Jean Seberg dans *À bout de souffle* ou à Mia Farrow quand elle met des lunettes dans *Rosemary's Baby*. Elle fait de la gymnastique pour contrôler la forme de ses cuisses qu'elle trouve trop arrondie. Elle a souvent le droit de faire la première lecture à la messe de la paroisse. Elle n'a connu charnellement que mon père. Ma mère imite à la perfection le chien et joue parfois à aboyer dans la rue, riant comme une gamine face aux regards indécis des passants. Ma mère répète que le sexe n'est pas une chose si extraordinaire que cela, bien que beaucoup en parlent et en soient obsédés. Qu'elle serait déçue si je faisais ma sexualité à quatorze ans. Elle dit *c'est très cul* pour parler de certains auteurs ou de certains ouvrages qui me sont interdits, en haut de la bibliothèque.

43

Ma mère pousse des petits cris de douleur lorsque trois fois par jour elle fait la vaisselle et que le liquide

vaisselle douceur amande rentre dans ses cuticules creusées à vif et sur ses poignets déformés par les allergies. Son dos se plie étrangement et son corps minuscule se contorsionne lorsqu'elle ploie sous le poids des sacs de fruits frais et de viande rouge de boucher qu'elle tire jusque dans notre cuisine. Il y a deux années de cela, elle a eu une hernie discale. Elle nous avait trop portés étant petits. Elle refuse catégoriquement que nous fassions nos lits et que nous mettions la table car il faut protéger l'insouciance de notre enfance. C'est Dolto ou une dame de la radio qui l'a dit. Le soir, lorsqu'elle me couche et que je l'implore de pouvoir rester encore un peu à jouer au salon, elle dit mais si tu savais mais si tu savais ce que je donnerais pour être à ta place et, jusque tard dans la nuit, il y a la certitude qu'elle sera debout à corriger les copies de ses élèves, à préparer ses cours du lendemain et cette pensée me rassure, tout comme elle sera debout à six heures du matin pour nous amener à la garderie périscolaire après le bon jus d'orange sain fait main en pressant fort sur ses plaies rouges l'agrume acide avant de partir enseigner la Liberté, le Désir et la Justice aux élèves de son lycée.

Le corps de ma mère est à mon service. De façon inconditionnelle et absolue. Je peux lui demander n'importe quoi. À n'importe quelle heure. Elle l'exécutera. Critiquer la couleur de ses jupes. Elle en changera le soir même. Elle est à mon service d'abord, puis à celui de mon père. Mon père est professeur comme elle. Mais il dispose de certaines prérogatives. C'est un artiste. Un génie. Un écrivain. Les artistes comme les génies ne savent pas faire tourner une machine avec le programme à trente degrés. C'est comme l'oncle Henri dans *Le Club des cinq*. L'oncle Henri comme mon père ont besoin de

tante Cécile et de Maria pour faire leurs fabuleuses inventions en mangeant des tartes aux pommes. Et puis, il a d'autres qualités mon père, écouter très fort de très belles musiques le soir tard dans la nuit, lire à voix haute de fascinants poèmes, trouver les meilleures blagues du monde et pour transformer en fête l'insupportable ordinaire des dimanches soir. Ces qualités ne sont pas compatibles avec l'épluchage des pommes de terre et le pressage de la purée.

En plus, l'intégrité physique de mon père est souvent en danger. Il peut avoir des Araignées qui arrivent dans sa tête et qui prennent toute la place ensuite. C'est arrivé une fois, juste avant ma naissance. Parce qu'il faut savoir que, quand il était petit, il n'en avait pas. De père. Et ça, m'explique en murmurant ma mère, avoir un père fantôme c'est un facteur qui favorise les invasions de faucheux sous le crâne. Alors, le corps de mon père sans père, il ne faut pas trop le perturber. Pas le déstabiliser ni le mettre en colère. Il ne faut pas qu'elles puissent toute de suite retisser leur toile. Les Araignées. Oui, il faut qu'il ait le temps d'écrire ses livres. Mon père.

Ce qui ne l'empêche pas d'être un fidèle supporteur de ma mère, le premier admirateur de ses douze travaux journaliers. Il dit souvent cela lorsqu'elle apporte sur la table le poisson-citron et les petites pommes de terre.

LE PÈRE : Il faut féliciter Maman !

Car ma mère s'est lancée seule dans une terrible bataille. Il paraît que, lorsqu'elle était enceinte, une sorcière croisée dans la rue a lancé une malédiction sur la Maison. Une Malédiction que rien ne peut lever. Elle a dit :

LA SORCIÈRE : Qu'il y ait toujours des moutons sous les lits, des traces de merde au fond des chiottes,

des montagnes de journaux, de bouteilles de plastique et de tickets de caisse empilés sur les tables. Qu'il y ait toujours des estomacs à nourrir, des corps à vêtir, des placards à remplir, des machines à vider. Que tu ne trouves jamais le repos tant que les sols ne seront pas brillants, les éviers récurés, le linge parfaitement plié.

Pour aider ma mère à lutter contre la malédiction, sa propre mère qui s'y connaît en mauvais sorts, sa propre mère fait embaucher Sandra qui vient faire le repassage et passer l'aspirateur une fois par semaine. Mais la force de travail du corps d'une autre femme d'une condition sociale inférieure à la nôtre ne suffit pas à conjurer la tannée qui s'est abattue sur la Maison. Pour récurer les écuries d'Augias, pour que l'intérieur de l'appartement soit semblable à ceux de mes amies qui sentent toujours le linge propre et la soupe chaude, il faudrait le corps de cent femmes, mille bras, douze cents mains, une armée de Shiva.

Parfois, il arrive que ma mère, éternelle petite Sisyphe en bas de la montagne, rende les armes et pleure. Lorsque le chat a chié à côté de la caisse. Lorsqu'il ne reste plus que des pots de moutarde et de cornichons dans le frigo vide le dimanche soir. Lorsqu'elle oublie le chèque de cantine. Ma mère pleure comme une femme de sa caste. Jamais en public, toujours en secret, dans ma chambre ou dans le cellier. Des sanglots discrets et des larmes qui – comme celles d'Alice au pays des merveilles – sont capables de remplir des chambres entières, d'inonder l'immeuble en provoquant une coupure de courant et un dégât des eaux chez les voisins. Elle me dévisage alors, les yeux agrandis de fatigue et de désespoir mêlés, et elle me dit



Les corps des femmes autour de moi : la mère

LA MÈRE : Non, ne m'aide pas, ne m'aide surtout pas, n'apprends aucun des gestes que devant toi j'exécute, de ça je ne veux rien t'apprendre. Je ne veux rien t'apprendre parce que regarde, regarde mon visage de femme gelée, regarde mes mains, le sang et la javel, ce que je suis devenue et ne fais jamais comme moi, tu entends ça ? Oui, regarde mes mains qui saignent et ne deviens jamais jamais comme moi.

